Cahiers d'histoire

44-4 | 1999

Habiter la ville (XVII^e-XX^e siècles)

Introductions. Histoire de l'habitat et histoire urbaine

Olivier Zeller et Olivier Faron

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ch/380>

DOI : 10.4000/ch.380

ISSN : 1777-5264

Éditeur

Comité historique du Centre-Est

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 1999

ISSN : 0008-008X

Référence électronique

Olivier Zeller et Olivier Faron, « Introductions. Histoire de l'habitat et histoire urbaine », *Cahiers d'histoire* [En ligne], 44-4 | 1999, mis en ligne le 13 mai 2009, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ch/380> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ch.380>

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Introductions. Histoire de l'habitat et histoire urbaine

Olivier Zeller et Olivier Faron

- 1 Proposer un numéro spécial consacré à l'habitat, c'est manifester la volonté de rendre disponibles de nouveaux matériaux pour un chantier essentiel dont la problématique d'ensemble se situe à la croisée de nombreuses perspectives disciplinaires, trop souvent artificiellement érigées en spécialités autonomes du simple fait des cloisonnements académiques. Pourtant, la connaissance des formes, des pratiques et des modèles d'habitat nourrit tout autant la pensée des socio-démographes et des historiens de la société que celle des urbanistes, des économistes et de certains historiens d'art.
- 2 Il ne s'agit ici que de baliser très rapidement des domaines dont la plupart restent largement à parcourir. Beaucoup reste à espérer du dépouillement systématique des recensements urbains de population. D'un simple point de vue statique, force est de reconnaître que les préconisations de Roger Mols n'ont pas suscité la vague d'études qu'elles auraient dû, en bonne logique, amener à réaliser à la recherche des éléments quantitatifs de base que sont la taille moyenne des maisonnées et le coefficient moyen de cohabitation, évidemment à compléter par l'étude de la dispersion statistique des divers sous-échantillons. Trop souvent, l'on s'est contenté de constater la vague coïncidence entre les notions de maisonnée et de ménage qui paraît évidente dans beaucoup de villes petites et moyennes de la modernité et d'une partie de l'époque contemporaine. Entre des dizaines d'exemples, le cas de Valenciennes en 1699 peut être cité : dans la paroisse Saint-Jacques, le feu moyen est de 3,88 personnes, et la maisonnée moyenne de 3,97 ou, si l'on préfère, le coefficient moyen de cohabitation n'est que de 1,02 feu par maison ¹. Ce genre de coïncidence mérite pourtant d'être nuancé, puisque l'étude fine de petites unités urbaines prouve l'existence de zones où la corésidence domine. À l'évidence, celle-ci caractérise nettement les espaces urbains comprimés. Il peut s'agir de villes au territoire enserré par des remparts, à l'exemple de Gênes ou de Dunkerque. Mais il s'agit également de quartiers — généralement centraux — de villes plus importantes où l'intensité de la corésidence est très significativement augmentée par le triple effet de formes architecturales privilégiant les volumes importants, de la

pratique de l'extension verticale par rehaussement des immeubles et du fractionnement interne de l'habitat correspondant à la définition d'unités locatives de plus en plus réduites. Il a généralement fallu que le phénomène se soit imposé par son caractère d'évidence, ce qui désigne les très grandes villes, pour que des appréhensions quantitatives soient réalisées ².

- 3 Quand des sources ont été produites à intervalles relativement proches, ce qui est le cas des recensements pratiqués annuellement dans plusieurs villes d'Ancien Régime, l'étude peut porter sur les phénomènes dynamiques. Il convient dès lors de mesurer l'intensité d'une pratique essentielle pour la connaissance de la vie urbaine : la mobilité géographique prise dans ses diverses formes d'expression, de rue, de quartier ou de paroisse, interne ou externe. Soulignons en passant que le moderniste ne dispose pas des merveilleux " calepins " qui peuvent faire les délices du contemporainiste et, qu'en l'absence de recensements sériels dont la qualité des leçons dépend directement de la longueur des intervalles intercensitaires, il ne lui reste que les sources rares et dispersées de la micro-analyse urbaine permettant de réaliser ce que Jean-Luc Pinol a nommé des " biographies d'immeubles ". Il importe également de préciser l'évolution des formes d'investissement social ou socio-professionnel des sous-espaces urbains. Saisie à l'échelle de l'îlot, celle-ci peut correspondre à des formes discrètes de recomposition, pouvant prendre localement la forme d'une bipolarisation ³. Souvent est supputé le passage d'une forme de ségrégation " verticale " vers une nouvelle forme, " horizontale " celle-là. D'une part, le regretté Bernard Lepetit proposait l'abandon du concept de " ségrégation ", trop fortement connoté à ses yeux ⁴. D'autre part, les formes de mixité ou de cohésion sociales que l'on repère sont souvent conditionnées par l'échelle d'observation, les micro-territoires socialement homogènes pouvant tantôt être repérés à l'échelle du quartier ou de la paroisse, pour peu que ces cadres imposés par le mode originel de construction des sources ne soient pas trop vastes, ou à l'échelle de la rue, ou du groupe de rues, tout en sachant que tout, ici, est hiérarchie, entre rives ou entre tronçons d'une même voie, entre rue principale, ruelle adjacentes et arrière-venelle. Le tout recoupé par le gradient social que représente la succession des niveaux d'habitation, les étages pouvant se différencier par leurs formes architecturales (hauteur sous plafond, taille de fenêtres, ornementation extérieure, agencement intérieur, nature des matériaux), et, corrélativement, par leur valeur locative et par leur valeur symbolique.
- 4 Rien, ici, n'est massif ni uniforme. De nouveaux modes d'habiter apparaissent ça et là, qui modifient les valeurs sociales attachées au niveau. L'étage " noble " peut cesser d'être le premier, au profit des logements plus élevés : Jean-Claude Perrot a suggéré que l'affirmation d'une plus grande sensibilité aux odeurs nauséabondes de la ville s'est soldée par une migration verticale des élites. Mais il peut aussi s'affirmer un phénomène de banalisation des étages dès lors qu'un habitat est, dès sa conception, conçu pour répondre aux besoins matériels et symboliques des mêmes élites urbaines. Un exemple entre d'autres est ici celui des immeubles du quartier Saint-Clair, à Lyon au XVIIIe siècle.
- 5 Une réflexion assez rarement menée sur le mode d'investissement de l'habitat s'inscrit dans le champ de ce que les écoles historiques américaine et anglaise ont nommé, d'une manière qui ne peut guère être traduite de manière vraiment satisfaisante en français, *gender history*. Quelques études, à l'exemple de l'analyse du recensement lyonnais de 1709, mettent en évidence les spécificités de l'habitat féminin ⁵. Dans ceux des quartiers

populaires où domine l'habitat multirésidentiel, les étages supérieurs — les plus pauvres — sont à la fois marqués par une présence plus forte des feux féminins (feux dont le chef est une femme) et par un taux de féminité plus élevé de l'ensemble des feux, ce qui est à mettre en relation avec les stratégies de composition de la famille en fonction des potentiels alimentaires et des nécessités de la production. À l'échelle de la ville, l'habitat féminin est en même temps un élément essentiel de la connaissance de la géographie sociale. Il est clair que les rentières aisées, ou encore les veuves de maître dont le statut de chef de feu correspond à une phase transitoire du cycle familial, n'ont jamais constitué qu'une minorité des femmes à la tête d'un ménage. Dans beaucoup de cas, pauvreté et veuvage sont liés, et la géographie de l'habitat féminin se moule volontiers sur celle des quartiers pauvres. Mais les prises doivent être les plus fines possibles. Dans toute ville d'Ancien Régime se rencontrent des micro-séquences d'habitat très majoritairement féminin. Par exemple, à Lyon en 1709, les femmes sont présentes en nombre sur la partie orientale de la rue du Petit Soulier, au cœur du misérable quartier de la Grande-Rue de l'Hôpital ⁶.

- 6 La géographie sociale a, de longue date, été modélisée : rappelons-nous les propositions de Gideon Sjoberg ⁷, souvent contredites par les études entreprises depuis. Cette géographie est, la plupart du temps, perçue à travers l'étude de la répartition spatiale d'une population répartie en catégories socio-professionnelles ou en tranches d'imposition. Quelque pertinents que puissent être les résultats, ils n'aboutissent guère qu'à définir une cartographie qu'il convient d'expliquer. La détermination des formes d'habitat constitue une étape essentielle pour une telle démarche, et ce, à de multiples égards. En premier lieu, la géographie sociale trouve très généralement une expression marquée en termes de composition, de taille et de structure des feux ; il convient à ce propos de souligner les mérites de la classification de Peter Laslett, trop souvent décriée. S'il convient de relativiser ses résultats dans une perspective d'histoire de la famille et de ses cycles, elle reste éminemment précieuse pour qui veut se livrer à une étude différentielle en milieu urbain. Et condition sociale, mode d'habiter et forme d'organisation familiale sont, à l'évidence, intimement liés. Le coût du logement urbain constitue une contingence extrêmement forte. Trop souvent, l'accent est mis sur le seul prix du pain. Il convient de rendre leur place à ceux du vin, du bois, des chandelles, du foin, de la paille et des loyers. Ces derniers conditionnent les possibilités d'hospitalité d'une ville ; il semble que, les serviteurs mis à part, les nouveaux immigrants s'insèrent dans des parties bien précises du tissu urbain, non seulement en fonction des solidarités d'origine ou des spécialisations professionnelles, mais aussi en fonction des niveaux de loyer. Or, on conçoit mal un investissement économique d'Ancien Régime qui se serait spécifiquement intéressé au logement populaire. Le "palais pour les pauvres" de la rue de la Ferronnerie, offrant aux Parisiens démunis des logements réduits à une pièce unique d'une superficie inférieure à 20 de nos mètres carrés, constitue une initiative assez exceptionnelle ⁸. Les monographies s'accordent à conclure que la gestion des patrimoines immobiliers répond à des préoccupations de spéculation à moyen terme ⁹. Une volonté ségrégative à l'égard des petits artisans jugés peu solvables se révèle parfois ouvertement ¹⁰. Le menu peuple se fixe donc dans les zones ou dans les maisons dévalorisées par leur situation ou par leur vétusté, et une approche essentielle se doit de porter sur la distance sociale entre "hôtant" et "hôte", entre propriétaire et locataire. L'entreprise est statistiquement concevable dès que les statuts résidentiels font l'objet d'une rubrique régulière de recensement ¹¹. Même si les pratiques témoignent d'une grande capacité d'adaptation, par la fragmentation sans

cesse plus poussée des surfaces habitables, des blocages et des saturations ne peuvent manquer de se produire. La pénurie est capable de freiner l'appel migratoire, le haut coût du logement, joint à celui des denrées qu'augmente le système de la fiscalité d'octroi, pesant défavorablement sur les conditions de production en milieu urbain au grand bénéfice du milieu rural. La cherté est aussi un facteur de déstabilisation, voire d'exclusion des populations frappées par quelque crise. Inversement, la baisse des loyers par excès d'offre reste jusqu'au XVIII^e siècle un facteur d'appel essentiel pour la reconstitution d'une population urbaine dans les mois et les années suivant une grave crise démographique. Quelles qu'en soient les difficultés et les incertitudes, la connaissance de l'évolution des loyers grâce à l'étude sérielle des baux est indispensable à la compréhension des conjonctures propres à chaque ville, à l'exemple du travail réalisé pour Lyon par Nicolas Lozancic ¹².

- 7 Dans le champ du social, les enjeux de l'habitat sont multiples. Ils concernent tout d'abord l'évolution des cultures matérielles et des conditions de vie. Les inventaires permettent en particulier de suivre l'amélioration que représentent la modernisation du bâti, qu'il s'agisse de cheminées, de poêles ¹³, de latrines ou de fenêtres. Défavorables, les conditions d'habitat peuvent en partie rendre raison de la morbidité et de la mortalité accentuées dans des zones précises de la ville. Dès le XVIII^e siècle, les premières topographies médicales se sont montrées attentives aux caractéristiques du logement, en insistant, dans une perspective aériste, sur la hauteur des constructions et l'étroitesse des rues s'opposant à la circulation de l'air nécessaire pour chasser les miasmes ¹⁴.
- 8 Des enjeux essentiels sont également attachés aux densités de population, qui conditionnent aussi bien les problèmes d'hygiène que l'importance des réseaux de voisinage. Certes, une connaissance quantifiée de ces densités n'est que rarement établie. Établir le rapport numérique entre une superficie urbaine globale, toujours facile à établir, et des estimations de l'effectif démographique n'a pas grand sens, à moins de pouvoir évaluer la part exclue de la fonction d'habitation, qu'il s'agisse des places, des ports, des cours d'immeuble et des cimetières, des jardins et des couvents, du réseau viaire et des zones occupées par des constructions sans usage d'habitat : églises, chapelles, échoppes adventices, étables, écuries etc. Ces précautions seraient-elles prises ? Elles ne permettraient que de connaître les densités au sol, certes précieuses puisqu'exprimant le degré de concentration des populations dans l'espace urbain. Exprimer ainsi la géographie urbaine en termes de densité suppose une connaissance extrêmement précise, non seulement du parcellaire, mais du bâti. Des travaux tels que ceux qui ont été menés à bien pour le quartier parisien des Halles ¹⁵ ou, plus récemment, ceux de Bernard Gauthiez restituant le parcellaire lyonnais, forment un indispensable préalable méthodologique ¹⁶. Mais la seule mesure qui permettrait véritablement d'appréhender les conditions matérielles d'habitat serait celle des densités au plancher. Les plus beaux recensements urbains d'Ancien Régime ne vont guère au-delà de l'enregistrement du nombre de *chambres* occupées par chaque ménage. Il importe donc de croiser les sources, fût-ce au simple échelon monographique : les leçons des recensements peuvent être rapprochées des plans d'immeuble, voire de l'examen des constructions subsistantes sous réserve de porter attention aux modifications postérieures. Éléments conditionnant fortement les paysages urbains, les faciès architecturaux, les densités s'expriment également dans les comportements collectifs, qu'il s'agisse de solidarités d'immeuble, comme à Lyon ¹⁷ ou, inversement, de tensions de voisinage ¹⁸. La densité humaine est aussi un facteur

déterminant dans la capacité d'émotion des populations urbaines. À Lyon au XVII^e siècle, les émeutes éclatent significativement dans les quartiers distingués par un très fort coefficient de cohabitation¹⁹ ; de même, pour le Paris du XVIII^e siècle, Arlette Farge et Jacques Revel ont souligné l'importance des phénomènes de proximité permettant la construction d'une véritable " forme sociale " ²⁰.

- 9 Socialement, l'habitat est donc très loin d'être neutre. Le grand mérite de la démarche prosopographique est de s'intéresser systématiquement aux caractères résidentiels, et d'être amenée très souvent à mettre en évidence des phénomènes de concentration de groupe qui ne se réduisent pas à une simple rationalité fonctionnelle. Dans les élites urbaines qui forment ordinairement l'objet d'étude, le choix de la résidence a doublement valeur sociale. Il est matérialisation de l'intégration à un groupe, et, symboliquement, il est nécessaire à l'acquisition reconnue d'un statut. Il peut aussi permettre de s'inscrire dans un réseau où la proximité géographique traduit et consolide les relations verticales de protection. Étudiant Augsburg au XVI^e siècle, Katarina Sieh-Burens a mis en évidence des nébuleuses résidentielles gravitant autour de l'habitat des familles dominantes²¹. Les élites supérieures peuvent donc avoir un rôle dynamique, quand elles choisissent une délocalisation collective. À la valorisation symbolique du quartier promu répond la déchéance de la zone abandonnée. Entre autres exemples, le transfert vers les abords de la place lyonnaise de Louis-le-Grand a sonné l'heure du déclin annonciateur de paupérisation pour l'antique paroisse Sainte-Croix vidée de ses officiers royaux. L'exemple individuel peut ici non seulement illustrer, mais expliciter les stratégies sous-tendant un parcours résidentiel dès lors qu'elles participent à un processus de mobilité sociale ascendante. Les livres de raison méritent une relecture sous cet angle ; c'est ce qui fait tout l'intérêt de décrire la trajectoire résidentielle d'un François Valesque, marchand épicier devenu échevin de Lyon²². Il importe, à travers ce type de sources, de repérer l'usage fait d'un nouveau type de résidence, l'habitat dit " bourgeois " dans les actes notariés du XVIII^e siècle, ce qui désigne une corésidence d'habitants de statuts sociaux comparables et soucieux de se retrancher des manifestations de la vulgarité du populaire que sont les bruits et les odeurs, d'où la proscription des activités bruyantes et des cabarets, un passage de la " maison " à l'" immeuble ", et la multiplication des appartements de plain-pied.
- 10 Encore et toujours dans le champ du social, les formes de dissociation de la propriété²³ et, tout particulièrement, la pratique de la location principale, aboutissent à mettre en place des micro-pouvoirs qui s'exercent tant par leurs prérogatives économiques que par leurs possibilités de choix des arrivants et leurs fonctions d'organisation de la vie collective d'immeuble. D'une part, il n'est pas exagéré de parler de sociabilité d'immeuble²⁴, même si l'émergence de l'immeuble d'appartements dans le Paris du règne de Louis XV, en faisant disparaître le personnage du propriétaire résident ou celui du locataire principal, dissout la cohérence des hiérarchies d'immeuble²⁵. D'autre part, les sous-locations gigognes entraînent en même temps des vulnérabilités en cascade, et engendrent donc une partie de la mobilité géographique intra-urbaine.
- 11 Disposer d'une parcelle de l'habitat fait par ailleurs participer le propriétaire ou son fondé de procuration, ancêtre des régisseurs²⁶, à ce qui peut être décrit comme la gouvernance urbaine. Au quotidien, la fabrique de la ville résulte des nombreuses modifications et réalisations architecturales que le pouvoir local surveille plus qu'il ne les organise. Repérer l'impact de ces initiatives privées est l'un des objectifs de l'enquête sur la construction à Lyon aux XVII^e et XVIII^e siècles que mène le Centre

Pierre Léon en collaboration avec l'UMR 22, la DRAC Rhône-Alpes et l'École nationale d'architecture de Vaulx-en-Velin. Mais, pour ces propriétaires, " la vie citadine engendre des formes d'action de groupe, un vivier d'arguments collectifs " ²⁷. En 1777, la gouvernance urbaine doit effectivement prendre en compte la puissance des influences et des protections que mettent cumulativement en jeu les propriétaires membres d'un syndicat d'intérêts lyonnais opposé à une opération de promotion immobilière ²⁸.

- 12 Ainsi, l'habitat urbain constitue un champ d'une très grande richesse. Pourtant, lorsque les problématiques qui lui sont propres font l'objet de synthèses parmi les pages des ouvrages récemment consacrés à la ville moderne, il en ressort que l'état actuel des connaissances est encore relativement sommaire ²⁹. Il reste donc beaucoup à découvrir quant à l'usage de l'espace. Il ne s'agit pas, pour autant, de faire défiler toute une série de questionnements en établissant des discriminations fondées sur le territoire de base que constitue le tènement immobilier ; les travaux de György Granasztoï sur la ville de Nagyszombat ont tout à la fois montré la richesse et les limites de l'analyse factorielle ³⁰. Il ne s'agit pas davantage de confondre habitat et territoire, les formes et les pratiques d'habitation ne constituant qu'une dimension de la géographie sociale parmi d'autres. Un objectif essentiel de l'histoire urbaine est de considérer la ville, non comme simple théâtre de phénomènes sociaux, économiques et culturels, mais comme actrice. Or, à l'extrême mobilité des hommes s'oppose la relative stabilité du bâti. De propriétaire en propriétaire, d'occupant en occupant, l'habitat maintient les contingences, transmet les valeurs symboliques, règle les usages, assure l'intégration et signifie les hiérarchies, et il n'est pas d'opération immobilière sans impact social. Au sens le plus étroit du terme, l'habitat d'Ancien Régime apparaît donc comme une *structure* fondamentale.

- 13 **Olivier ZELLER**

* * *

- 14 Il serait aussi vain que fallacieux de proposer une présentation soit exhaustive, soit générale des textes qui vont suivre. Ces quelques lignes n'ont que pour objet d'abord de remercier les collègues et amis qui ont accepté de collaborer à ce numéro, puis de rappeler le sens du projet initial.
- 15 Saluer le travail des différents contributeurs est une tâche d'autant plus aisée quand force est de constater qu'ils ont répondu au-delà des attentes au défi qui leur était posé. Les différents textes représentent la résultante de recherches en cours, dynamiques et vivantes. Ils révèlent un ensemble composite de convergences et de divergences. Convergence initiale sur le terrain d'enquête — une grande métropole aux XVIII^e et XIX^e siècles —, mais aussi sur l'invention documentaire et plus en avant, sur la multiplicité des constructions du social. Divergences vite estompées sur des choix méthodologiques intermédiaires...
- 16 En fin de compte, se dessine une logique de fond profonde qui renvoie au chantier en gestation. Ce chantier peut être articulé autour de trois idées centrales : celles du moment historiographique, du rôle du *corpus* documentaire et enfin, des différents aspects du changement historique. Commençons par le positionnement historiographique. On pourrait presque schématiser l'évolution des 40 dernières années en disant que l'on est passé du tout quantitatif des années 1960-1970 au

triomphe du qualitatif des années 1980-1990 mais que paradoxalement ce mouvement de balancier a suscité plus d'interrogations que de réponses définitives. En oubliant le quantitatif, on s'est un peu privé de l'une des meilleures clés de lecture de la complexité des réalités sociales. Le règne de la micro-histoire et de tout ce qui s'y rapporte a vite fait prendre un itinéraire individuel pour un comportement modèle et quelques données pour une masse agrégée. Au début des années 1980, l'analyse critique de ce que les historiens italiens dont Edoardo Grendi avaient baptisé le "daumardisme" amenait à une remise en question de l'identification même des groupes sociaux au profit de configurations différentes. Le constat était clair et pour partie incontestable : le souffle pionnier des grandes monographies s'était en effet un peu perdu et des résultats somme toute prévisibles se profilaient à l'issue d'années et d'années de labeur. Globalement, les grands équilibres sociaux étaient connus. L'orientation des principaux comportements apparaissait également prévisible : des bourgeois malthusiens et capitalistes s'opposant par exemple à des pauvres féconds et dominés. Pourtant très vite les approches exclusivement qualitatives se sont heurtées à leur tour à des apories au moins aussi menaçantes. Quelle signification donner à une seule pratique urbaine, certes clairement individualisée mais dont on est bien incapable de mesurer la représentativité ? Comment éviter le recours à une approche de nature statistique quand la taille de l'organisme urbain suppose le brassage de milliers et de milliers d'informations ? Autant de blocages presque insurmontables si l'on entend raisonner sur des sociétés citadines du passé. D'où l'émergence d'une incertitude de fond sur la manière d'avancer. En ce sens, l'un des moyens de dépasser cette contradiction aiguë a été précisément de donner tout son poids à l'espace. Comme si dans le binôme "société urbaine", le plus important était resté pour l'heure le social. L'acuité de ce "virage" historiographique a été mise en évidence avec force par Annie Fourcaut³¹. Elle a montré avant tout la nécessité de repérer d'abord spatialement les groupes sociaux au lieu de les définir au préalable, comme c'était le plus souvent la tentation inavouée des chercheurs. L'un des exemples les plus probants pris par A. Fourcaut est sans conteste celui des communautés ouvrières. En les analysant, on découvre généralement chemin faisant une implantation nettement caractérisée, d'où là encore le spatial — à l'image des banlieues — transformé en corollaire du social. En mettant en avant le problème autonome de la distribution spatiale, en reprenant les problèmes d'échelle dont Bernard Lepetit avait montré la dimension fondamentale³², Annie Fourcaut trace une voie nouvelle qu'il s'agissait de parcourir. Encore fallait-il disposer de matériaux adaptés.

- 17 Le deuxième grand trait commun des textes rassemblés ici est précisément l'attention extrême portée à l'invention des sources, qu'il s'agisse d'ailleurs de documents connus, comme les archives notariales (David Garrioch) ou les recensements (François Robert), ou très rarement exploités, à l'image des calepins de révision du cadastre (Florence Bourillon). Il semble heureusement révolu le temps où non seulement tout semblait matière à histoire mais où l'histoire naissait sans matière. Le primat du *corpus* documentaire est sans conteste au cœur des travaux récents les plus probants. Au-delà même de la nature du fonds, compte bien sûr la manière de l'appréhender. Il est en ce sens tout à fait révélateur que des documents aussi classiques que les actes de mariage puissent et même doivent être "revisités" car ils permettent des investigations particulièrement innovantes tout autant sur la sphère des témoins et donc sur les différentes formes de sociabilité citadine³³ que sur les comportements d'une élite confessionnelle comme la bourgeoisie juive parisienne (Cyril Grange). Une thématique

forte appuyée sur une documentation riche permet même de reléguer au magasin des antiques l'éternel débat micro/macro. Les textes rassemblés passent en effet de l'analyse d'un immeuble à celle d'une région, de l'Ancien Régime au début du XXe siècle, sans que la cohérence d'ensemble soit menacée. Au niveau du sujet comme des cartes proposées, l'espace clos d'un immeuble répond à celui ouvert d'une zone géographique étendue. Pourtant, une cohérence forte se dégage *de facto* du rapport changeant entre une structure urbaine — assimilable aux conditions physiques d'occupation de la ville — et une conjoncture changeante — les rapports multiples des individus avec leur espace de vie.

- 18 On retrouve d'abord une longue période de stagnation de l'évolution de l'habitat urbain, liée notamment au rôle de la barrière d'octroi. La structure physique de la ville ne se modifie que très lentement au moins jusqu'au milieu du XIXe siècle. Cette quasi léthargie de l'espace habité urbain débouche sur une sensation d'enfermement, voire d'étouffement. David Garrioch insiste bien sur la prégnance de la sensation de promiscuité principalement parmi les milieux populaires, alors que les élites se construisent progressivement une sphère autonome. Le quartier est le lieu d'un contrôle croisé particulièrement intense. Pourtant, comme le montre D. Garrioch, cette extrême proximité est aussi et avant tout — serait-on tenté de dire — l'objet d'une représentation. Il y a construction d'un mythe : celui d'une ville brisant les individualités et multipliant les rencontres possibles ou réelles.
- 19 Il est intéressant de souligner comment la représentation de la promiscuité est un peu ambivalente. Elle constitue certes une réalité incontestable des villes anciennes mais elle occulte aussi un certain nombre de phénomènes. Dans le même temps, la métropole est en effet le refuge anonyme où l'on vient cacher sa faute comme le montre la situation des filles-mères qui s'y rendent pour accoucher afin d'échapper au regard ô combien plus terrible des villageois. Quelle n'a pas été aussi ma surprise de constater qu'à Milan au XIXe siècle, des femmes pouvaient être enceintes et accoucher d'un enfant d'un autre homme tout en continuant à vivre dans un appartement minuscule avec leur mari ³⁴ ! Cela tient avant tout à l'extrême mobilité, tant sociale que géographique, des femmes et des hommes du passé. Les déplacements ou déménagements, même limités à quelques centaines de mètres, comme réponses aux rigidités urbaines ? La réponse est tentante, d'autant plus quand Florence Bourillon nous montre le *turn over* particulièrement intense caractérisant un immeuble parisien au milieu du siècle dernier. Cela est d'autant plus vrai que le fait d'avoir pour les ouvriers ou compagnons un logement indépendant n'implique pas, dès le XVIIIe siècle, le départ de la ville. Cette mobilité intra-urbaine mérite incontestablement plus d'intérêt qu'elle n'en a pour l'heure suscité ³⁵. C'est d'ailleurs bien elle qui devient l'élément central de la construction sociale et même physique de la ville au tournant XIXe-XXe siècle.
- 20 L'espace urbain tend en effet à être façonné par les habitants alors qu'auparavant, il résultait de contraintes — principalement physiques — en partie insurmontables. Cyril Grange montre avec force que le social prime sur le confessionnel quand les élites juives préfèrent les beaux quartiers aux espaces traditionnellement occupés par leurs coreligionnaires. Cela n'est pas sans conséquence sur la nature des lieux conquis qui se transforment afin de coïncider avec les goûts et les ambitions de leurs nouveaux occupants. L'époque est au remodelage physique et social de l'espace urbain, ce qui n'empêche pas, loin s'en faut, les lenteurs et les inerties. Il est ainsi frappant de

constater comment dans un espace autant transformé par l'urbanisation et l'industrialisation que la région lyonnaise, très vite de nouvelles répartitions se créent. François Robert apporte des chiffres tout à fait éclairants. Sur 1 000 personnes résidentes dans certaines communes et ayant déclaré une profession, 980 restent travailler sur place et seulement 13 se déplacent dans une commune limitrophe.

- 21 En dernier ressort, analyser le mode d'habiter en ville invite à revaloriser le rôle des citoyens comme acteurs de la transformation de leur cadre de vie. Longtemps, l'évolution du bâti urbain a été associée presque exclusivement soit à l'interventionnisme économique (industriel, capitaliste...), soit aux conséquences des grandes secousses historiques (guerres, révolution des transports...). Pourtant, la piste ouverte en son temps de manière tout à fait convaincante par Florence Bourillon sur les travailleurs urbains ³⁶ mérite sans conteste d'ultérieurs approfondissements. Comme les ouvriers de la capitale au XIXe siècle, les habitants des villes inventent, élaborent, suivent des stratégies d'occupation qui influent en fin de compte très fortement sur la transformation du cadre urbain sur le long terme.

22 **Olivier FARON**

NOTES

1. Philippe GUIGNET, dans H. PLATELLE [dir.], *Histoire de Valenciennes*, Lille, 1982, pp. 142-143.
2. Voir, par exemple : Ceferino CARO LOPEZ, "Casas y alquileres en el antiguo Madrid", dans *Anales del Instituto de estudios Madrilenos*, 1983, tome XX, pp. 92-153 ; N.J. ALLDRIDGE, "House and household in Restoration Chester", dans *Urban History Yearbook*, 1983, pp. 39-52.
3. Camille PASCAL, "Bipolarisation sociale dans la ville d'Ancien Régime. Le sixain Sainte-Croix de Montpellier, 1665-1788", dans *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, tome LXI, n° 3, pp. 395-417.
4. Bernard LEPETIT, dans Jacques BOTTIN et Donatella CALABI [dir.], *Les étrangers dans la Ville, Minorités et espace urbain du bas Moyen Âge à l'époque moderne*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 1999, p. 12.
5. Olivier ZELLER, "Espaces féminins et formes ségrégatives dans les villes d'Ancien Régime", dans Nicole COMMERÇON et Pierre GOUJON [dir.], *Colloque "Regards croisés sur l'œuvre de Georges Duby : femmes et féodalité"*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, à paraître.
6. Benjamin CLEUX, *Le recensement lyonnais de 1709, géographie sociale et micro-analyse urbaine*, Lyon, Centre Pierre Léon, 1996, mémoire de maîtrise, 11 f° + 77 f°
7. Gideon SJOBERG, *The Pre-Industrial City*, Glencoe, 1960.
8. Pierre LAVEDAN, *Histoire de l'urbanisme à Paris*, Paris, 1975, p. 214.
9. Françoise BAYARD, "Ville et campagne dans la fortune de Pierre Perrachon, noble lyonnais", dans *Villes et campagnes XVe-XXe siècle*, Lyon, Centre Pierre Léon, 1977, pp. 105-131 ; Olivier ZELLER, "À l'enseigne du Chameau. Manières d'habiter, manières de gérer à Lyon au XVIIIe siècle", dans *Cahiers d'histoire*, 1993, n° 1, pp. 25-54.
10. Olivier ZELLER, "Un mode d'habiter à Lyon au XVIIIe siècle. La pratique de la location principale", dans *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, tome XXXV, 1988, pp. 36-60.

11. Olivier ZELLER, " Structures sociales et pauvreté dans une petite ville : le recensement de Beaujeu en 1790 ", dans *Cahiers d'histoire*, 1998, n° 3-4, pp. 547-586.
12. Nicolas LOZANCIC, *infra*.
13. Daniel ROCHE, *Le peuple de Paris, Essai sur la culture populaire au XVIIIe siècle*, Paris, Aubier, 1981, 287 p.,
14. Par exemple : Bernard GROSPERRIN [dir.], *Chambéry en 1787. Le tableau du docteur Daquin*, Société savoisienne d'histoire et d'archéologie. Mémoires et documents, 1987, p. 69.
15. Françoise BOUDON, André CHASTEL, Hélène COUZY et Françoise HAMON, *Système de l'architecture urbaine. Le quartier des Halles à Paris*, Paris, Éditions du Centre national de la recherche scientifique, 1977.
16. Jean-Luc PINOL [dir.], *Atlas historique des villes de France*, Paris/Barcelone, Hachette/Salvat-Centre de Cultura Contemporania de Barcelona, 1996, p. 153.
17. Maurice GARDEN, *Lyon et les Lyonnais au XVIIIe siècle*, Paris, Les Belles-lettres, 1970, pp. 407-408.
18. Arlette FARGE, *La vie fragile. Violence, pouvoirs et solidarités à Paris au XVIIIe siècle*, Paris, Hachette, 1986, pp. 17-30.
19. Olivier ZELLER, " Géographie des troubles et découpage urbain à Lyon (XVIe-XVIIIe siècles) ", dans *Actes du 114e Congrès national des sociétés savantes, Paris 1989. Les Espaces Révolutionnaires*, Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 1990, pp. 43-59.
20. Arlette FARGE et Jacques REVEL, *Logiques de la foule. L'affaire des enlèvements d'enfants*, Paris 1750, Paris, Hachette, 1988, pp. 70-74.
21. Katarina SIEH-BURENS, *Oligarchie, Konfession und Politik im 16. Jahrhundert: Zur sozialen Verflechtung der Augsburger Buergermeister und Stadtpfleger, 1518-1618*, MH, 1986.
22. Olivier ZELLER, *infra*.
23. Olivier FARON et Étienne HUBERT [dir.], *Le sol et l'immeuble. Les formes dissociées de propriété immobilière dans les villes de France et d'Italie (XIIIe-XIXe siècle)*, Lyon/Rome, Presses universitaires de Lyon/École française de Rome, 1995, 342 p.
24. Arlette FARGE, *La vie fragile...*, ouv. cité, p. 315 sq.
25. Jean-François CABESTAN, " La naissance de l'immeuble d'appartements à Paris sous le règne de Louis XV ", dans Daniel RABREAU [dir.], *Paris, capitale des arts sous Louis XV*, Bordeaux, William Blake and co-Arts and Arts, 1997, pp. 167-195.
26. Olivier ZELLER, " Un exemple de gestion immobilière. L'administration du patrimoine foncier de la famille Petitot à Lyon au XVIIIe siècle ", dans Olivier FARON et Étienne HUBERT [dir.], *Le sol et l'immeuble...*, ouv. cité, pp. 253-299.
27. Jean-Claude PERROT, *Genèse d'une ville moderne. Caen au XVIIIe siècle*, Lille, Service de reproduction des thèses, Université Lille III, 1974, tome II, pp. 712-746.
28. Olivier ZELLER, " Enjeux d'urbanisme à Lyon en 1777. Propriétaires contre promoteurs ", dans *Bulletin du Centre Pierre Léon d'histoire économique et sociale*, 1995, n° 1, pp. 3-15.
29. Christopher R. FRIEDRICHS *The early modern city, 1450-1750*, Londres/ Longman, 1995, pp. 34-42 ; Alexander COWAN, *Urban Europe 1500-1700*, Londres, Arnold, 1998, pp. 123-138.
30. György Granasztói, " Longue durée et analyse factorielle. Premiers résultats de l'enquête sur une ville de Hongrie (XVIe-XVIIIe siècles) ", dans Maurice GARDEN et Yves LEQUIN [dir.], *Habiter la ville (XVe-XXe siècles)*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1985, pp. 85-96.
31. Annie FOURCAUT, " Introduction ", dans Annie FOURCAUT [dir.], *La ville divisée. Les ségrégations urbaines en question. France XVIIIe-XXe siècles*, Paris, Créaphis, 1996.
32. Voir entre autres : Bernard LEPETIT, " De l'échelle en histoire ", dans Jacques REVEL [dir.], *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, " Hautes études ", Paris, Gallimard/Le Seuil, 1996.
33. Maurice GARDEN, " Mariages parisiens à la fin du XIXe siècle : une micro-analyse quantitative ", dans *Annales de démographie historique*, 1998, pp. 111-133.

34. Olivier FARON, *La ville des destins croisés. Recherches sur la société milanaise du XIXe siècle (1811-1860)*, Rome, École française de Rome, 1997, pp. 509-510.
35. Parmi les tentatives récentes s'efforçant de débroussailler un champ resté pour l'instant hermétique, on peut signaler le numéro des *Annales de démographie historique*, daté 1999/1 et consacré à " Faire son chemin dans la ville. La mobilité intra-urbaine ".
36. Voir, parmi d'autres : Florence BOURILLON, " La rénovation de Paris sous le Second Empire : étude d'un quartier ", dans *Revue historique*, juillet-septembre 1987, pp. 135-159.
-

RÉSUMÉS

Ces quelques pages n'ont d'autre but que de présenter un ensemble d'articles traitant de l'un des champs les plus importants de l'histoire urbaine sociale : l'habitat. Dans une première partie, Olivier Zeller rappelle quels sont les principaux axes méthodologiques et quelles sont les sources à mettre en œuvre. Un intérêt particulier est porté aux archives privées ; de telles sources sont riches d'enseignements quant aux stratégies, mais également au sujet des pratiques socio-économiques et des différentes dimensions prises par les liens de voisinage. Dans une seconde partie, Olivier Faron met en valeur l'intérêt particulier de chacune des communications d'histoire contemporaine qu'il a rassemblées.

These few pages are just aiming to present a set of papers dealing with one of the most important stakes of urban social history: housing. In a first part, Olivier Zeller recalls what are the main methodological problems and what kind of files are to be used. A special attention is given to private papers; such files are precious for studying strategies, but also socio-economical practices and the various meanings of neighborhood. In a second part, Olivier Faron emphasises about the interest presented by the contributions he collected, especially for modern period.

INDEX

Mots-clés : Habitat, Editorial, Histoire urbaine

Index chronologique : Ancien Régime, XIXe siècle, XXe siècle, Tout